**Extraits sur le livre Derrière les ponts :**

**ORIGINE**

On lui avait souvent raconté cette histoire : sa mère n’était pas sa vraie mère puisque celle-ci était morte en couches à la clinique.

Deux versions existaient, tout aussi véridiques l’une que l’autre. Selon la première, l’officielle, elle aurait succombé à une phlébite que le docteur de famille avait plus ou moins prédite, raison pour laquelle il avait très fortement déconseillé toute nouvelle grossesse après la naissance du premier fils. C’était un bien grand malheur puisque, selon le chœur des tantes éplorées, “ si c’était maintenant, avec les progrès de la médecine, elle s’en serait sortie ”.

Selon la seconde, entendue beaucoup plus tard, probablement lorsqu’on eut estimé que l’enfant avait atteint un certain âge de raison, elle aurait fait un coup de sang brutal. A cause de son frère à elle, aveugle depuis que la syphilis lui était tombée sur les yeux. Ils étaient fâchés de très longue date ; les raisons de cette rupture, on ne les lui raconta jamais : étaient –elles trop sordides ? trop déshonorantes ? Or, sans tambour ni trompette, il fit un jour irruption (conduit par sa femme ? par une infirmière ?) dans la chambre de l’accouchée. De surprise, de terreur peut-être - son frère n’avait-il pas proféré les pires menaces ?-, elle se redressa, voulut se lever, puis de saisissement s’effondra la tête dans l’oreiller.

Celle qu’il appelait Man l’avait recueilli au douzième jour, ou au troisième, ou au septième : loin de se dissiper avec le temps, ce flottement de dates avait fini par être de règle.

Quoi qu’il en soit, depuis ce jour - le douzième, le troisième ou le septième ?-, l’enfant eut deux mères. Celle qui faisait vibrer son cœur, qui pansait les blessures de l’âme et du corps, bref celle qu’il connaissait d’amour, la vraie pour lui, qu’il appelait Man, mais qui n’était pas la vraie, et celle qui vivait par la parole des autres. Celle qui l’avait porté puis mis au monde mais qui n’existait que par ce qu’on lui disait d’elle. Celle que l’imagination seule, aidée de quelques rares photos, pouvait au mieux rendre probable. L’une était réelle, l’autre fantomatique et constamment rôdeuse.

Cinq ans plus tard, une autre figure rejoignit ce royaume des ombres. De douleur, de culpabilité peut-être, son père mourut, l’anévrisme rompu par le chagrin, à ce qu’on lui avait dit. Il s’éteignit dans la nuit. René, le frère aîné, restait seul.

L’oncle Georges, l’oncle maternel et époux de Man, revint de captivité juste à temps pour le récupérer. A partir de ce moment-là, tous les quatre partagèrent le toit familial de la rue Salomon Reinach.

**LA POIGNEE**

Parfois un détail surgit ; comme ça, sans raison apparente. Futile, objectivement dénué d’intérêt. Pourtant il insiste, avec cet entêtement propre aux objets du rêve. Aussi buté que l’enfant trépignant, pleurnichant, rageur qui, sous la colère inextinguible qui le submergeait, ne cessait de dire ce qu’il ne pouvait formuler. Aussi étrange, inquiétant et oppressant que ces vieillards alignés sous la galerie, dans leur fauteuil roulant, silencieux et immobiles, et dont le regard mort ne cesse de vous fixer du fond de leur enfermement. Ils sont là, ces objets du passé, fragmentés, isolés, échoués, comme oubliés par le grand flux temporel. Ayant échappé au brassage social, ils sont là, avec toute la force sensible de leur forme matérielle.

Ainsi de la poignée de porcelaine blanche qui commandait la porte de la cave. Lourde et pleine comme un bel œuf luisant. Il en éprouve encore aujourd’hui la densité lisse au creux de la paume. En raison du mauvais clou tordu qui l’arrimait au canon usé, elle ballottait quand il la saisissait, toute molle, et ne répondait qu’un moment plus tard à la rotation du poignet afin d’accomplir ainsi sa fonction. Alors dans ce bref instant d’hésitation et de suspension se glissait la fragilité angoissante de l’imprévisible. Entre le moment où la paume éprouvait la lourdeur lisse de l’œuf et celui où le pêne réagissait, le temps s’immobilisait dans l’attente d’une catastrophe, imaginaire certes mais qui avait alors le poids de la réalité. L’ordre des choses pouvait être brusquement suspendu, comme la panne inattendue qui vous laisse désemparé, qui ruine en un instant les projets les mieux espérés. La poignée allait se détacher de la porte; elle deviendrait œuf stupide au creux de la main ; elle irait se briser sur le sol; la porte resterait obstinément fermée et la colère de l’oncle surgirait de la cuisine pour s’abattre à coups redoublés sur sa tête aussi bien que sur le vantail de bois obstinément clos et qui résonnerait longtemps de tous les fantômes tapis dans la nuit terrifiante de la cave.

**LES PETITS COINS**

En dépit de leur appellation et d'un bel euphémisme, les lieux d'aisance, en ce temps-là, étaient toujours inconfortables : réduits obscurs et humides au fond d'une cour, guérite plantée à l'autre bout du jardin, abris précaires aux matériaux hétéroclites, installations sommaires de plein-vent (un trou, deux planches), à quoi il convient d'ajouter les innombrables, les inopinés et souvent ingénieux points de chute que le besoin, l'imagination, la poussée de l'urgence surtout, inventaient subitement au milieu des taillis, dans l'encoignure d'un mur de clôture, au pied d'un talus, derrière un tronc d'arbre ou parmi les hautes herbes, toujours chatouilleuses.

Par un miracle constant, les portes, lorsqu'il y en avait, ne fermaient jamais. Cela donnait naissance à une véritable poétique du bricolage : cordelette que l'on tirait à soi en l'agrippant afin de préserver un équilibre périlleux, clou recourbé faisant office de targette et que concurrençaient les bouts de ficelle usés par le frottement, les chevilles de bois taillé, remplacées bien souvent par de simples bâtonnets ramassés avant d'entrer, la chaînette rouillée dont les anneaux cédaient un à un, ou encore le crochet vissé dans lequel bleuissait l'index. Lorsque le temps, l'usage ou la négligence avait eu raison de toute cette ingéniosité, il ne restait plus, bras tendu, accroupi, en équilibre sur la pointe des orteils, qu'à tirer la porte vers soi, la tenir d'une main crispée tout en guettant les moindres bruits et crier avant qu'il ne soit trop tard : " y a quelqu’un !".

Destinée à ne s'accomplir que dans des lieux délabrés, relégués à la périphérie ou improvisés sous la pression du besoin, par le bannissement qui ainsi la frappait, la fonction excrémentielle se marquait du sceau de l'infamie.

L'ordre social veillait à ce que la pause quotidienne fût l'occasion d'un apprentissage, non pas seulement de l'inconfort - dont il s'accommodait sans trop de peine - mais surtout du rapport au corps. Car la défécation n'était pas, en dépit de son intimité reconnue, pour autant défalquée de la dette publique. Elle donnait lieu à un travail insidieux qui, dans le silence de son ignorance, fonctionnait parfaitement.

En refusant de la reconnaître, puisqu'il ne prévoyait rien pour l'entretien ou l'amélioration de ses lieux d'exécution, le budget familial reléguait cette activité corporelle au dernier rang des valeurs morales. Fidèle en cela, du reste, à une certaine logique. Si l'excrément n'est que le résidu d'une combustion intérieure, le reste inutile d'un cycle de transformations, s'il n'est donc qu'un déchet, sa valeur est nulle ; par là il s'exclut de l'échange social. Satisfaire ses besoins c'était donc, comme il advient au lépreux, s'exiler du monde et subir la misère du paria. Le corps déchu devenait honteux.

Surtout lorsqu'il subissait cette suprême injure qu'était l'instant de l'essuyage. Car, bien souvent, après avoir, l'œil collé entre les fentes des planches, l'oreille tendue vers l'espace invisible, guetté et prévenu toute irruption importune, au moment donc où allait prendre fin cette douloureuse attente (les genoux pliés s'étaient depuis longtemps ankylosés) puisqu'il ne restait plus qu'à procéder à une toilette hâtive, sa main d'abord, en tâtonnant dans les coins, son regard ensuite, en vérifiant ce que la première avait pressenti, constataient que rien n'avait été prévu pour effacer les traces de la souillure. Seul un reste de papier, parfois, sous l'effet des courants d'air, s'était réfugié dans un angle, mais aussi dérisoire et frangé qu'un vieux timbre de collection, ironique et désespérant, il ne faisait qu'attiser le désarroi.

L'angoisse brusquement lui chauffait les oreilles. Big Bill le Casseur, même dans ces moments où il risquait sa vie - au moins une fois par épisode -, n'avait jamais connu pareil péril. Son exemple ne pouvait lui être d'aucun secours ; lui aussi l'abandonnait lâchement, seul au fond de sa guérite.

Pas question d'attirer le ridicule sur soi en appelant pour réclamer le papier absent ; il fallait, comme dit le langage d'aujourd'hui, s'assumer.

Certes, les zébrures qui graillonnaient sur les murs - preuve tangible qu’il n'était pas le premier à subir pareille déconvenue - lui suggéraient une solution, mais il y répugnait. Alors après avoir, agenouillé, le nez écrasé contre les planches, glissé le bras vers l'extérieur dans le bâillement de la porte et tâtonné comme un aveugle, à la recherche de quelques plantes miraculeuses à larges feuilles, puis, à défaut, d'une touffe d'herbe introuvable, il ne restait plus qu'à tenter une sortie. Toutes les précautions ayant été prises pour ne pas être vu, il s'agissait, à croupetons, les jambes entravées par la culotte baissée, de filer au plus vite, en se déhanchant comme un canard, jusqu'au plus proche taillis protecteur.

**LE FIGUIER**

Que l'arbre tentateur, celui du fruit défendu et du péché originel, soit un pommier lui apparaît aujourd'hui comme une chose saugrenue ; à tout le moins frappée d'irréalité et ne tirant sa vérité que de l'autorité livresque. Aucune prédisposition à la symbolique de la faute, semble-t-il, dans la pomme, ce fruit rond et laqué, lisse et ferme, si plein de candeur qu'un simple coup de chiffon suffit à le faire rougir et qu'au moindre lustrage le voilà brillant d'innocence. C'est un fruit propre, net, toujours endimanché, tout entier à sa pureté attaché. Rien de plus étranger à l'idée de péché et de souillure que cette petite boule ripolinée qui n'accroche que la lumière. Est-ce là la ruse suprême de Satan?

Plus trouble et plus inquiétant, plus chargé de ruses sensuelles et de secrètes voluptés, en ce sens plus symboliquement vrai, lui apparaît cet autre arbre aux racines ancrées dans les sols ingrats, surgissant de la pierraille sèche, porteur d'ombre légère, rebelle à la domestication et pourtant présent partout dans le paysage de l'enfance, le figuier.

Son fruit d'abord, lourde goutte caramélisée pendue à l'abri des feuilles, secrète infiniment plus de délectations intimes, offre aux doigts, à la langue et à l'esprit toute la puissance suggestive de son ambivalence. Certes l'imagerie populaire, lorsqu'elle en fait l'une des figures du sexe féminin, lui reconnaît quelque grasse sensualité, mais au prix d'une étonnante censure, elle-même non dénuée de sens social : la figue, en dépit de son genre grammatical, en dépit de l'imagerie populaire, est aussi masculine.

Elle s'ouvre à l'ombre trouble du sexe par son ambivalence. C'est un fruit hermaphrodite, masculin aussi bien que féminin, aussi indifférencié que ce pervers polymorphe qu'est l'enfant.

Il y a du génital mâle chez elle : dans la main, aussi lourde et dense qu'une bourse dont elle prend la forme. Jeune, elle se fait ronde et ferme, quoique discrètement ovoïde ; elle tient du scrotum adolescent. Mais la voilà, à mesure de sa maturité, qui s'alourdit, s'allonge et se distend, évasée à la base, s'offrant au balancement du mistral. Plus tard encore la voici fripée, striée de mille plis, molle et flasque, n'attendant que le hoquet d'une branche pour s'écraser sur le sol dans un bruit mat. À moins que becquetée de merles ou habitée de guêpes qui la vident de sa substance, il ne reste bientôt d'elle qu'une peau desséchée, puis raidie par les gelées de l'automne.

Il y a de la femme aussi. Vulve odorante et délicate, elle s'ouvre à la moindre pression des doigts ; parfois c'est en se gorgeant des pluies nocturnes que, distendue par le trop-plein de son suc, elle baille aux rayons du petit matin. Entre les lèvres brunes de sa cicatrice, on peut voir alors la chair rosée ou, selon l'âge, plus franchement rouge. La main qui s'en saisit la réchauffe avant de la porter à la bouche.

À moins que, jeune et verte, elle ne libère en se détachant du rameau une perle de lait. Sur le pédoncule, raide et dur comme la pointe d'un mamelon, la goutte s'arrondit, enfle puis déborde et glisse sur la chair, avant d'atteindre la main sur laquelle elle s'étale. Alors ce qui pour l'œil était du lait se révèle au contact de la peau, plus épais, légèrement poisseux, colle entre les doigts et laisse en séchant une auréole sombre. Jusque dans sa sève, à la fois lait et sperme, s'inscrit son ambivalence.

Au reste, comme pour attester définitivement ce trait, il existe deux manières de déguster la figue.

[...]